

**Poétique de la lettre familière / Benoît Mélançon,
Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la
lettre familière au XVIIe siècle (préface de Roland
Mortier), Montréal, Fides, 1996, 512 p.**

Michel Gaulin

Numéro 86, été 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/39221ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (1997). Poétique de la lettre familière / Benoît Mélançon, Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIIe siècle (préface de Roland Mortier), Montréal, Fides, 1996, 512 p.. *Lettres québécoises*, (86), 45–46.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Poétique de la lettre familière

Un ouvrage remarquable qui examine, à la lumière de la correspondance de Diderot, la façon dont la lettre familière se conçoit elle-même — et se transforme — vers le milieu du XVIII^e siècle.



ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

LA LETTRE EST HÉLAS ! UNE FORME DE COMMUNICATION qui, sous l'assaut des médias électroniques de tous acabits, est en train de tomber rapidement en désuétude. Pourtant, elle a connu des heures de gloire, et en nul autre moment sans doute — à moins qu'il ne s'agisse, en notre siècle, de la correspondance de Virginia Woolf — autant qu'au XVIII^e siècle, alors que sa nature même se transforme au gré des mutations profondes qui affectent à cette époque cruciale la sensibilité en général et, de façon plus particulière, la notion que l'on se fait de l'individu.

Maintenant que l'érudition nous a donné, dans des conditions de qualité à peu près aussi bonnes, *mutatis mutandis*, que l'on soit en droit d'espérer, les grandes correspondances du siècle — l'édition Besterman de Voltaire, celles de Leigh et de Georges Roth, respectivement, pour Rousseau et Diderot —, le temps est venu de dresser des bilans, de prendre du recul pour tirer des textes la « substantifique moelle » qu'ils ont à offrir. C'est à ce genre d'exercice que s'emploie Benoît Melançon dans *Diderot épistolier*, en tentant d'établir la poétique de la lettre familière, vers le milieu du XVIII^e siècle, à partir de la correspondance de l'auteur du *Rêve de d'Alembert*. Au sein de ce que l'on pourrait appeler la « grande trinité philosophique » du Siècle des lumières — Voltaire, Rousseau, Diderot —, c'est ce dernier qui est assurément l'écrivain et le penseur le plus difficile d'accès, par la densité et la mobilité de sa pensée, l'immense variété de son œuvre, de même que son irrésistible enthousiasme pour toutes les manifestations de l'esprit humain. En outre, tant par son volume que par son contenu, sa correspondance avec Sophie Volland constitue l'un des principaux monuments de la correspondance amoureuse au sein de la tradition littéraire occidentale. C'est donc à un défi de taille que se mesurait Benoît Melançon, défi qu'il relève avec brio.

Une poétique de la lettre

Par l'expression « poétique de la lettre », Melançon entend « un outil permettant de réfléchir à la nature d'un genre littéraire, de déterminer

son fonctionnement le plus général et, finalement, d'aider à lire les textes qui en relèvent » (p. 5), de façon à répondre, dans le cas présent, à « une question en apparence toute simple : qu'est-ce qu'une lettre ? » (p. 5). Repoussant l'approche biographique, Melançon s'intéresse plutôt ici à Diderot comme *Sujet*, un sujet « textuel » qui se construit lui-même dans un « lieu » qui est la lettre (p. 11). Fondée sur une étude attentive et exhaustive — pour bien en « penser la portée » (p. 223) — de quelque sept cent soixante-dix-neuf textes parmi les plus de mille documents que contient la correspondance, et qui s'étendent de 1742 (né en 1713, Diderot devait publier sa première œuvre importante, les *Pensées philosophiques*, en 1746) à la mort de l'écrivain en 1784, l'étude examine, chez Diderot et, à travers lui, dans le genre épistolaire en général, « la progressive découverte de soi au travers de l'autre », pour reprendre l'expression du critique Janet Altman sur l'une des caractéristiques fondamentales du genre (citée p. 33).

Car la correspondance est essentiellement fondée sur la dynamique de l'échange entre deux êtres bien réels qui souscrivent à un pacte, explicite ou implicite, dont les principales composantes sont, au dire de Melançon, « la régularité, l'obligation de ne pas rester silencieux et de répondre aux lettres et demandes de l'autre, la volonté de tout se dire le plus fidèlement possible et la spontanéité » (p. 138). Dans le cas de la correspondance amoureuse, en particulier, la lettre veut aussi combler un manque, une absence qui engendre la souffrance : l'autre est, en effet, ailleurs (pourquoi, autrement, écrire ?). La lettre est donc un substitut qui aspire à créer entre le destinataire et le destinataire une « simultanéité par-delà l'absence » (p. 97), une nouvelle temporalité qui abolit l'absence et crée un présent fictif — celui de la lettre, précisément —, dans lequel il est possible de vivre.

Mais, pour transi qu'il puisse être, l'épistolier est également un être qui ne cesse pas pour autant de se regarder écrire. Même à l'intérieur du pacte qui les lie, les correspondants conservent en tout temps la mainmise sur ce qu'ils écrivent, peuvent subir l'influence de circonstances extérieures ou s'imposer à eux-mêmes des contraintes, au même titre qu'ils peuvent imposer à l'autre des protocoles précis de lecture, si bien que la « spontanéité » tant vantée de la lettre n'est en réalité qu'un leurre fait des « moyens mis en œuvre par l'épistolier pour donner l'il-

lusion de la spontanéité » (p. 152). D'ailleurs, comme le montre bien Benoît Melançon, la relation épistolaire comporte de nombreuses analogies avec le monde (et même le vocabulaire) du commerce, la « stricte économie des échanges, avec ses actifs et ses passifs » (p. 165) : les correspondants comptent les lignes et les pages, soupèsent les sentiments, se signent mutuellement des reconnaissances de dettes, numérotent les effets reçus, se délivrent des quittances. C'est dire que, comme le fait encore observer Melançon, la lettre « s'impose comme objet avant que d'être texte » (p. 206), qu'elle est affaire de texture de papier et de couleur d'encre autant que d'affects, dont plusieurs sont d'ailleurs liés au corps, conférant souvent ainsi à la lettre une qualité soit de fétiche, soit de relique.

Assez paradoxalement, tout en se « privatisant » au cours du XVIII^e siècle par rapport à ce qu'elle était auparavant, la lettre reste, à bien des égards, une activité publique, au sein de laquelle l'épistolier joue le rôle de « passeur » : « La correspondance est en effet le lieu nodal de tout un ensemble d'échanges de passages, de commerces », fait observer Benoît Melançon (p. 226). Les lettres sont souvent lues en public, ou ont une destination collective ; leur livraison fait souvent appel à des intermédiaires, qui peuvent en être soit des lecteurs, soit des personnages ou les deux ; elles sont, de toute façon, la plupart du temps, lues par les autorités gouvernementales avant d'être livrées à leur destinataire, si bien que l'épistolier, par la force des choses, est toujours conscient du fait que quelqu'un lit par-dessus son épaule, et il se comporte en conséquence. Pour tout dire, « la lettre a changé d'adresse » (p. 231) et il

y a lieu de se demander si, en définitive, elle peut encore être conçue comme « le lieu idéalisé de l'intimité » (p. 225).

À l'époque de Diderot, la lettre familière n'est pas encore un genre noble, mais plutôt un petit genre associé à « l'échange oral » (p. 191). Benoît Melançon examine donc l'hypothèse selon laquelle « la lettre emprunterait à la conversation et au dialogue divers procédés », question d'autant plus pertinente que l'on connaît la place privilégiée qu'a occupée le dialogue dans la production « littéraire » de Diderot. Melançon conclut que l'analogie avec la conversation et le dialogue est un truisme qui a la vie dure et qui déconsidère, en dernière analyse, la lettre en tant que genre autonome, déjà muni de sa propre légitimité au moment où d'autres genres d'écrits dits « intimes », nommément l'autobiographie et le journal intime, commencent à peine à émerger vers le milieu du siècle.

De même, la question de savoir si la lettre appartient ou non à la Littérature doit être envisagée avec beaucoup plus de circonspection et d'esprit de finesse que ce n'est généralement le cas. Longtemps considérée « affaire de sensibilité [...] plus que d'étude, de spontanéité — et de spontanéité féminine — plus que de travail » (p. 131), l'écriture épistolaire a été vue comme un « acte spontané duquel doit être exclu ce qui est de l'ordre de la littérature » (p. 131). Or, le long chapitre « La lettre et ses miroirs. De l'autoreprésentation épistolaire » (chapitre IV) montre la lettre, déjà, comme un genre sûr de lui-même, ouvert sur l'autre et sur le monde :

L'autoreprésentation épistolaire vise avant tout à s'assurer que cette ouverture, soumise à une esthétique générale et à des pactes, ne soit pas mise en danger. Quand elle parle d'elle-même, la lettre cherche à se garantir contre tout parasitage dans sa communication avec l'autre ou, éventuellement, avec un public.
(p. 216)

Un ouvrage « accompli »

On ne saurait évidemment, dans une recension aussi courte, rendre compte adéquatement de toutes les richesses contenues dans l'ouvrage de Benoît Melançon. Il nous a d'ailleurs fallu, pour arriver à esquisser un simple tour d'horizon de la poétique de la lettre (et nous sommes bien conscient de cette faiblesse), mettre de côté presque entièrement Diderot lui-même, si ce n'est qu'il inspire constamment le propos de l'auteur. Les lecteurs devront donc nous croire sur parole quand nous affirmons que, à la lecture de Benoît Melançon, la correspondance du philosophe a valeur d'exemplarité en ce qui a trait à l'élaboration d'une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle.

Objet, à l'origine, d'une thèse de doctorat, ce livre est d'ailleurs lui-même exemplaire. Fondé sur une lecture exhaustive et sensible de la correspondance de Diderot, enrichi par un très vaste bagage de lectures connexes, marqué au coin d'un heureux alliage des méthodes, auquel s'ajoutent une utilisation intelligente de la documentation accumulée ainsi qu'une bonne dose d'inventivité dans l'interprétation, le *Diderot épistolier* de Melançon constitue un ouvrage absolument remarquable, à placer à égalité avec les plus grands travaux sur le XVIII^e siècle qui se publient à l'heure actuelle en Europe. Il reste à lui souhaiter une longue et fructueuse carrière, aussi bien dans le grand réseau international des études savantes qu'auprès d'un public cultivé et curieux.

XYZ
éditeur

Conteurs canadiens-français (1936-1967)

Anthologie colligée par Adrien Thério

TYPO
ROMAN



416 p., 15,95 \$

Anthologie colligée par
ADRIEN THÉRIO

Conteurs canadiens- français (1936-1967)

Pour le plaisir
et pour
l'enseignement